

---

## LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

# CARLO COCCIOLI, ROMANCIER ITALIEN

« Je crois à la fonction sociale de celui qui a la possibilité d'écrire. Je dirai plus ; je crois à la nécessité de la fonction sociale chez celui qui écrit. » J'ai lu cette phrase dans une lettre que M. Carlo Cócchioli écrivait, en 1946, à son éditeur Enrico Vallecchi, et qui sert de préface au roman *La Difficile Speranza* (1). Elle est importante en ce qu'elle définit très exactement la portée de toute l'œuvre de Cócchioli. Elle nous avertit, d'avance, que cette œuvre n'est pas gratuite : nous aurions tort, cependant, de croire que, pour n'être pas gratuite, elle est engagée ; pas davantage. M. Cócchioli aborde avec beaucoup de vigueur et de clairvoyance les graves problèmes moraux ou sociaux d'aujourd'hui, mais il le fait avec une grande indépendance, et sans aucun souci de faire dire aux faits les conclusions que l'auteur souhaitait y découvrir. Par là, cette œuvre sérieuse, humaine, nous atteint au plus profond de nos préoccupations, car ce sont celles qui tourmentent tout homme d'aujourd'hui, qu'il soit italien ou français.

Je dirais volontiers aussi que la portée des romans de M. Cócchioli dépasse celle de la plupart des jeunes romanciers italiens, car elle est moins liée à l'événement politique, dirigée davantage, aussi, vers le problème spirituel qui est le « nœud » de tous ses romans ; de même qu'il l'était par exemple chez Bernanos. Qu'il y ait eu une influence de l'auteur de *La Joie* sur ce jeune écrivain italien,

---

(1) *La Difficile speranza*, trad. en français sous le titre *La Difficile espérance* par Louis Bonalumi. Ed. du Rocher, Monaco.

la chose est possible ; il existe en tout cas, entre eux, de grandes affinités de sentiment et de pensée, une égale angoisse de l'implication de l'âme dans les désordres de la chair et de la société. Comme chez Bernanos, les prêtres occupent une place importante dans les livres de Coccioni ; c'est un prêtre qui est le héros de *Le Ciel et la Terre* (1), et un prêtre encore, ou, plutôt un religieux défroqué, Julien, qui représente une des figures les plus vivantes et les plus bouleversantes du *Bal des Egarés* (2). Pourquoi ? Parce que le prêtre, du fait même de son sacerdoce et de la condition « à part » que celui-ci réclame, est habité d'inquiétudes plus profondes encore et plus dramatiques quand il se trouve mêlé aux événements qui agitent de tragiques remous dans la conscience des individus et dans le visage des peuples.

L'évolution de cette œuvre est des plus intéressantes et, pour qui l'a suivie depuis ses débuts, elle constitue une grande promesse. Je suis sûr que M. Coccioni sera un des plus grands romanciers de cette génération troublée et douloureuse, qui s'est modelée, enfant et adolescente, dans l'atmosphère du fascisme, qui a subi, ensuite, le choc de la guerre, de l'invasion, de la défaite, avec toutes les conséquences que celles-ci ont entraînées : la chute du régime, l'abdication de la Maison de Savoie, et toutes les convulsions politiques qui secouent une nation, lente à retrouver son équilibre.

Intérieurement aussi, la conscience italienne a reçu le choc des désordres extérieurs, et elle en est restée durement marquée. De là l'importance des « romans de guerre » et surtout des « romans de résistance » chez les jeunes écrivains ; du moins chez ceux dont l'œuvre porte une empreinte politique assez nette, ou qui restent encore très près de l'événement. Chez les autres, l'événement apparaît seulement comme l'ébranlement qui a secoué les consciences, désorganisé les existences, créé ou aggravé des problèmes nouveaux. La tendance réaliste, qui se manifeste dans une grande partie du roman italien actuel, et qui n'est pas sans liaison d'ailleurs avec l'orientation nouvelle du cinéma dans la Péninsule, repose en grande partie sur la description, minutieuse et affectueuse — car le réalisme italien est fait surtout de tendresse et d'amour — de la vie telle qu'elle est, dans ses manifestations les plus humbles. Du fait qu'elles sont choisies et décrites avec tant d'amour, ces petites réalités acquièrent une certaine grandeur.

---

(1) *Il Cielo e la Terra (Le Ciel et la Terre)*, trad. par Lucien Colonna, Plon.

(2) Traduit par Yves Velan, Flammarion.

Le réalisme est de tradition dans la littérature italienne, parce que ce peuple a toujours été passionnément épris de la vie. A part quelques grands exemples romantiques, comme Léopardi, et quelques *succédanés* italiens de l'existentialisme, le pessimisme y est fort rare. C'est une question de climat, et l'on imagine mal un Kierkegaard dans la lumière joyeuse de Naples ou dans le paysage aux lignes nettes et essentielles de la Toscane. L'Italien aime la vie, parce que la vie est plus facile et plus agréable dans son pays que partout ailleurs. Il n'a pas connu les violentes crises de conscience qui labourent les âmes, en d'autres pays. La Réforme n'y a pas eu de prise, et l'on imagine mal, là-bas, le Jansénisme. L'admirable équilibre latin de sensualité, de sentimentalité et de spiritualité l'a laissé disponible pour le « plaisir de vivre ». Son catholicisme, d'autre part, est fait en grande partie d'une intimité bonhomme avec le divin. Sa nature enfin dispose moins aux « problèmes » que les tempéraments nordiques, lesquels sont enclins à trouver du problématique dans les choses les plus simples. Peut-être l'Italien a-t-il simplifié à l'excès certains problèmes, mais pour l'équilibre de sa vie et de sa pensée une telle simplification fut bienfaisante. L'écrivain le plus troublé, le plus inquiet, de l'Italie du début de ce siècle, était un Triestin, d'origine germanique, Italo Svevo ; et il faisait figure d'étranger dans la littérature des années 1910-1930, pour la plupart de ses compatriotes, quoique ceux-ci eussent dû s'enorgueillir de posséder un romancier qui compte parmi les plus grands de notre temps. Que *La Coscienza di Zeno*, *Senilità*, *Una Burla riuscita*, détonnent parmi les romans contemporains, nul ne le niera ; le contraste est saisissant entre la littérature dannunzienne et le roman provincial, petit-bourgeois, qui se disputaient les faveurs du public, d'une part, et, d'autre part, ces œuvres amères, angoissées, ironiques et douloureuses, plus proches de certains romans allemands ou scandinaves que des romans italiens de ces années-là.

Parmi les livres récents, une œuvre admirable comme le *Désert des Tartares*, de M. Dino Buzzati, dont j'ai parlé dans cette revue l'an dernier, offre un aspect déconcertant, et je sais qu'il a déconcerté le public italien, parce que très différent de l'orientation actuelle des jeunes romanciers, marqués, il faut bien le dire, par l'influence du cinéma et du roman américain, c'est-à-dire d'un réalisme un peu court, un peu brutal, privé de prolongements et de clair-obscur.

On retrouverait dans les premiers livres de Carlo Coccioni,

certaines traces de la technique américaine et quelques germes de l'existentialisme français, c'est-à-dire de Heidegger et de Kierkegaard revus et adaptés par M. J.-P. Sartre. Existe-t-il un existentialisme italien ? Il ne me semble pas. Modelé par l'humanisme de Croce et de Gentile, profondément remué par la pensée catholique d'un Papini, pour ces raisons et pour celles que j'ai dites plus haut, l'esprit italien est rebelle de par sa nature même à l'existentialisme et je ne pense pas qu'il y enfonce de solides racines. L'inquiétude qui, en Italie comme ailleurs, tourmente les jeunes générations, a pris sa source dans les désordres de la guerre et de l'après-guerre. Il est inévitable qu'une société ne sorte pas d'un pareil cataclysme telle qu'elle était au moment où elle y fut précipitée. Le réajustement de l'individu et de la collectivité, d'abord l'un à l'autre, puis, ensemble, à la vie nouvelle qu'ils sont appelés à vivre, maintenant, qu'on le veuille ou non, crée une atmosphère de malaise et de souffrance. Il s'agit d'une crise correspondant à une pénible convalescence. De là vient le désarroi dans lequel nous voyons plongés les héros des romans de Carlo Coccioni, mais la question qui se pose à eux avec la plus dramatique urgence, c'est celle du réajustement spirituel, de l'harmonisation de leurs idéaux avec les conditions dans lesquelles l'homme a vécu, pendant ces dernières années, et est appelé à vivre encore, jusqu'à ce que la société européenne ait retrouvé son équilibre.

Où trouver cet équilibre ? Toute l'œuvre de M. Coccioni est inspirée par cette recherche depuis son premier roman *Il Migliore e l'ultimo* (1) qui décrivait l'impatient recherche d'un homme traqué par le désir de découvrir le pourquoi de son existence. Tout le problème, en somme, de l'existentialisme contemporain se dessinait là, et l'on ne voyait pas encore s'ébaucher la réponse qui devient de plus nettement affirmative dans un livre comme *le Ciel et la Terre* : il n'y a de raison d'être et de réalité que dans les valeurs spirituelles qui donnent sa plus haute signification à la présence de l'homme sur la terre. Mais qu'un homme meure pour démontrer que la vie est absurde, cela ne pouvait pas être une solution.

M. Coccioni définit avec beaucoup de sincérité et de noblesse sa position, lorsqu'il écrit : « Nous devons nous efforcer de croire qu'il y a au fond de notre âme un petit champ, et que nous, en le cultivant, nous pouvons y trouver la force et la volonté de vivre. Nous devons dire : « Faisons surgir le Christ de nos âmes ; ainsi

---

(1) Vallecchi éditeur, Florence.

nous pourrons réussir à vivre. Voilà ce que moi, aujourd'hui, je crois très fermement. » Pourquoi cette lettre-préface, si importante, a-t-elle été coupée dans la traduction française de la *Difficile Espérance* ? Pourquoi avoir coupé aussi la première phrase de ce roman : « Homme, regarde ton âme. » L'une et l'autre donnaient au volume, il me semble, dès le début, l'accent de gravité qui convient à cette douloureuse histoire.

Je sais bien que la pensée de l'auteur émane du livre lui-même, qu'elle s'y exprime directement, clairement, mais le credo formulé en phrases si saisissantes a une valeur de confession, tout à la fois, et d'avertissement. Quand l'auteur nous dit qu'il croit que la seule possibilité que sa génération ait de survivre est de rapporter une foi dans le monde, et donne au mot foi sa signification de confiance, cet aveu est capital. « Confiance en quoi, je ne le sais pas exactement ; en soi-même, probablement, dans les hommes, dans la vie. » De même lorsqu'il nous dit qu'il ne veut pas d'une foi aveugle et tyrannique, il entend que chaque homme doit découvrir les motifs de croire et de vivre qui constitueront sa foi. Qu'il ne peut pas, ou incomplètement, la recevoir des autres. Qu'elle n'a de valeur et d'efficacité que si elle est la résultante même des expériences de la vie.

Toute réalité, en effet, n'a de valeur que si elle est vécue. Sans doute est-il nécessaire que les hommes aient mûri en eux la difficile espérance, qu'ils aient dansé dans le bal des égarés, qu'ils aient connu le bonheur et la tristesse dans cet univers qui est la petite vallée du Bon Dieu. Toutes ces épreuves sont indispensables ; il faut que l'homme ait traversé le feu. « Voilà pourquoi, illuminé par cette expérience d'un passé douloureux, nous devons atteindre la foi qui nous est nécessaire, aliment de notre vie, dans la lumière. Nous devons éprouver l'amer plaisir de la découvrir en nous-mêmes, au dessous des passions tumultueuses, des orgueils sataniques, des larmes douloureuses. Nous devons toucher l'enfer pour atteindre au paradis. La nuit, pour nous apercevoir du jour. La douleur pour trouver la joie. La mort pour découvrir que si la vie est absurde, la mort ne l'est pas moins. » L'absurde de la vie est, en effet, un concept, non une expérience. La vie se justifie par elle-même, par le seul fait de vivre, de respirer, de se mouvoir, de participer à la vie du monde par les sens. Les personnages de Cöccioli ne dissertent pas sur leurs cas psychologiques. Le plus souvent ils vivent à la campagne, ou bien dans ces petites villes

rustiques comme il y en a tant en Italie et qui donnent à ce pays une couleur particulière. Ils sont immunisés contre les maux de l'intelligence par la franchise avec laquelle ils font aux sens leur part qui est très grande. On respire une odeur de terre, de vigne chauffée par le soleil, de pierre, dans ces romans dont les héros sont, en général, des campagnards. Habités à penser avec leur cœur et avec leurs sens plus encore qu'avec leur intelligence.

Cela aussi est typiquement italien. Carlo Coccioni l'a avoué dans la *Piccola Valle di Dio* (1) qui apparaît — il le dit lui-même — comme une sorte de parenthèse, chronologiquement du moins, entre *la Difficile Espérance* et *le Bal des Egarés*. Plus que tous les autres, ce livre est tout imprégné des parfums d'herbes et de terre sèche, des pins et des cyprès, particulière à cette région de la haute vallée du Tibre où se place l'action. Le côté olfactif de ces livres est singulièrement développé, comme si le sens qui s'y aiguise le plus était l'odorat. Les personnages s'abandonnent à l'invasion des sensations, ils se laissent dominer par elles. « Penser pour nous Italiens, est un acte qui fatigue infiniment, car il est contraire à notre nature. Nous sommes faits de chair, de sang, de cœur. On nous a appris, un jour de notre histoire, à penser et à vivre selon une logique qui n'est pas la nôtre et qui nous tue. Notre logique est celle que les yeux grands ouverts de nos pères étrusques, peints sur les objets qu'un passé moins cruel que les hommes continue à nous donner, révèlent encore. La logique de la magie, du destin et de l'amour. Et nous avons un Christ à nous. » L'héritage des « pères étrusques » dont se réclame M. Coccioni, est nettement reconnaissable dans ces livres par le ton de gravité qu'il leur donne, par cette adhésion au destin tragique, ce sentiment religieux dont l'existence toute entière est tissée. Les mystérieux Etrusques qui ont disparu du sol italique d'où la brutalité romaine les a effacés, commandent encore l'esprit de leurs descendants. J'ai retrouvé les couleurs mêmes des fresques funéraires de Tarquinia et de Cervetri dans le curieux récit de Coccioni, *Le Jeu* (2) qui a obtenu un prix littéraire suisse très important, le Prix Charles Veillon. C'est le meilleur des romans de Coccioni, je crois, le plus étrange, hermétique même à bien des égards, et le mieux réussi comme œuvre d'art.

L'atmosphère farouche de cette antique petite ville, Espéria,

(1) Traduit sous le titre *La petite vallée du Bon Dieu*, par Henriette de Ganay, éd. du Triolet.

(2) *Il Giuco*, trad. en français par Philippe Jacottet, illustration de Olga ArthurReiwald, La Guilde du Livre, Lausanne.

résidence, jadis, d'un souverain fastueux et dément, que l'on continue d'appeler le Bellissimo, devenue cité universitaire, superpose la vivacité, souvent pathétique, de tout ce peuple jeune des étudiants aux vieilles pierres baignées de sang et de larmes depuis des siècles, créatrices même, semble-t-il, du destin tragique des êtres qui l'habitent. L'idée de Barrès, que les morts commandent les vivants, est toujours évidente en Italie où le sol antique alourdi de toutes les générations qui s'y sont succédé prolonge ses passions et ses drames chez nos contemporains. Ceux-ci obéissent à une destinée aveugle, qui reste le *Fatum* des Anciens ; malgré les changements d'idées et de mœurs, malgré les changements de religion. Le Christianisme, en effet, n'a pas complètement expulsé de la terre italienne, ni des âmes italiennes, les vieux dieux païens. « Nous avons notre Christ à nous », lisions-nous tout à l'heure sous la plume de M. Coccioni. De là l'importance donnée ici à des personnages stupéfiants, comme le Bienheureux Ghigo, moitié saint moitié fou, dans *la Difficile Espérance* et aux scènes extraordinaires de la guérison miraculeuse qui sont un moment capital de *Le Ciel et la Terre*, et une clef de ce roman déconcertant.

Entre les sens et l'âme, il y a à peine un peu de place pour la raison. Encore cette raison est-elle généralement aveuglée par l'irruption violente de la passion, sensuelle ou sentimentale, et par les inquiétudes spirituelles, lesquelles, presque toujours, dans ces romans, et je crois bien aussi dans le caractère italien en général, se rattachent encore, de près ou de loin, à la passion. Dans un curieux livre, qui n'est pas tout à fait un roman, *Le Christ s'est arrêté à Eboli* (1), M. Carlo Levi avait fait allusion à ce paganisme foncier de la campagne italienne. Cela tient peut-être à ce que ce pays a, plus que tout autre, en Europe, si ce n'est l'Irlande, le sens du passé ; du passé présent, toujours vivant. Les siècles ne s'annulent pas en se succédant ; chacun dépose sa strate mince sur les strates qui se sont superposées déjà, s'y ajoute, et d'une couche de temps à l'autre circulent, verticalement, des courants d'idées et de sentiments vivaces, actifs. C'est ainsi que quatre ou cinq siècles après sa mort, le Bellissimo trouble encore les esprits et les cœurs des jeunes gens qui viennent étudier à l'ombre de son palais magnifique et sauvage. C'est ainsi que les génies de la terre, des arbres, des fontaines, inquiètent les prêtres de campagne dont les églises ont

---

(1) Gallimard.

été bâties sur les ruines de leurs sanctuaires dévastés. Ajoutez à cela que les haines familiales, les cupidités paysannes, les rancunes irréconciliables, agitent ces hommes et ces femmes qui portent toutes leurs passions à un degré d'intensité extraordinaire.

Qu'ils poursuivent la possession physique ou l'argent, leur véhémence est égale ; ils apportent à tous leurs désirs, quel qu'en soit l'objet, la même violence, le même sens de l'absolu ; et lorsqu'ils cherchent Dieu, ils le traquent avec l'impitoyable avidité qui harcèle l'avare épris de son trésor, ou le Don Juan impatient d'une conquête nouvelle. Cette *quête* est d'autant plus ardente que, — ils le sentent tous, — là est la clef et la solution : l'énigme du monde sera résolue lorsqu'ils auront trouvé Dieu. Mais où le chercher ?

Tel est le thème du plus récent roman de Coccioli, *Le Ciel et la Terre*. Aucun de ses précédents livres n'avait cette gravité angoissée, ce poids de tristesse et d'espoir. La technique de ce roman, aussi, est plus complexe, et le héros, le prêtre Don Ardito Piccardi, nous apparaît plus complexe, et plus lisible, en définitive, du fait que l'auteur le considère sous des angles différents, selon le personnage qui parle de lui. J'ai cité le nom de Bernanos au début de cette étude : il vient souvent à notre esprit quand nous lisons ce roman, dont tout un domaine est éclairé aussi par le « soleil de Satan ». Il est malaisé de résumer un livre aussi riche et aussi touffu que celui-ci, et même de dire de quoi il est fait. L'art romanesque de Coccioli et sa pensée se sont approfondis et affinés, en même temps. La présence constante du diable que ce prêtre perçoit associé à toute sa vie, malgré la pureté de celle-ci et malgré ses efforts vers la sainteté, nous devient sensible par l'art de Coccioli. Et non pas d'un diable métaphysique, abstrait, sans forme et sans couleur ; l'invisible compagnon de Don Ardito a, pour moi, les traits du Tuchulca étrusque, avec son visage bleu, son nez en bec de toucan, ses cheveux fourmillants de serpents. Pour lui échapper, le prêtre se jette dans le sacrifice pur, le sacrifice gratuit, il se laisse fusiller par les Allemands, — le roman se passe pendant la résistance, — pour un attentat auquel il n'a pas participé.

On dirait que le désir de mourir contrebalance chez lui toutes les imperfections dont il souffre encore, toutes les insuffisances dont il est meurtri comme d'autant de cruels remords. Quel but donner à notre vie, quelle fin, en donnant à ce mot la double acception dont il est capable, terme et accomplissement ? Le désordre de cette

conscience a été éprouvé et décrit par le romancier avec une intensité presque visionnaire ; et aussi avec un sens de la grandeur spirituelle extrêmement émouvant. Je ne sais si la pensée de Don Ardito est vraiment orthodoxe. J'ai l'impression que son bourreau familial, son « démon de poche » pour ainsi dire, lui a soufflé à l'oreille. Un pauvre curé de campagne, vivant au milieu de paroissiens pour la plupart indifférents ou superstitieux, est exposé à de subtiles tentations de l'intelligence. De toutes les figures de prêtres dessinées par Carlo Coccioli (celle de Dom Marcello dans *la Petite Vallée du Bon Dieu* était fort attachante, et déchirante celle du défroqué Julien, dans le *Bal des Egarés*), de toutes ces vocations ardentes ou incertaines, constantes ou tronquées, la personnalité de Don Ardito se détache avec le plus d'éclat : un éclat sombre, comme celui de l'obsidienne, qui est tout à la fois lumière et obscurité. Que Don Ardito veuille rejoindre Dieu, en oubliant son âme, en se détruisant dans le Père, en se perdant dans le Père, cela prouve un appétit de perfection dans l'abandon de soi, dans le rejet de sa propre personnalité, dont seule une âme très forte et très sûre d'elle-même peut triompher.

Il est beau qu'une pareille figure de prêtre, douloureuse, sanglante, éclairée par le reflet d'une auréole invisible, ait été peinte, et beau aussi que, autour de Don Ardito, se déchaînent les conflits moraux et sociaux d'un peuple bouleversé jusque dans le tréfond de sa conscience. Le récit du miracle de Valmontana est prodigieux de vie et de force. On sent que le cœur de Don Ardito déborde, dans tout ce livre, de son amour pour Dieu, de la faim qu'il a de Dieu, et de cette inquiétude lancinante qui le torture : tenter de s'approcher de Dieu c'est peut-être s'éloigner de Lui. De là cette tentation sur le bord de laquelle nous le voyons osciller, de renoncer à Dieu par excès d'amour pour Lui.

Trop souvent les jeunes romanciers italiens posent le problème de l'inquiétude actuelle sur le seul plan politique, social ou même sexuel. Trop souvent aussi ils se bornent à un réalisme de conception et de forme un peu bref, et insatisfaisant. On ne peut ignorer toutefois que, comme l'écrivait très justement ces jours-ci M. Aldo Capitini (1) « dans la situation actuelle de l'Italie le fait religieux est l'un de ceux que l'on peut vraiment considérer comme fondamentaux ». Au delà même de l'Italie, je dirais que le problème

(1) *La Situation religieuse en Italie*, dans *l'Age nouveau*, n° 63, 64, 65.

